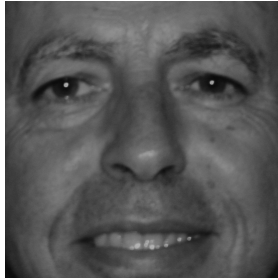


11.

## Bernard Maris



**G**rand admirateur de J. M. Keynes, il s'intéresse aux questions du partage, de la valeur et de la rareté. Pourfendeur de l'excès de formalisation économique, il s'emploie à rendre l'économie plus accessible aux communs des mortels, à travers des chroniques et des ouvrages qui la replacent dans une perspective économique et soulignent les enjeux sociaux et politiques qui la sous-tendent.

**1946**

*Naissance à Toulouse*

**1973-1974**

*Commissariat au plan en Espagne*

**1975**

*Maître-Assistant à la faculté de Toulouse 1*

**1980-1981**

*Professeur à l'Université d'Iowa-State (Iowa)*

**1986 et 1988**

*Professeur à la Banque centrale du Pérou*

**1987-1992**

*Rédacteur pour Le Monde (où il succède à Alfred Sauvy),  
Les Échos, Charlie Hebdo*

**Depuis 1994**

*Professeur d'économie à l'Université de Toulouse 1  
Chroniqueur économique sur France Inter*

**1995**

*Prix du meilleur économiste  
attribué par Le Nouvel Économiste*

## La vocation

« On peut dire qu'au départ il y eut une vocation sociale. J'étais assez impliqué dans les mouvements étudiants de 1968 bien que n'ayant jamais été militant de parti (ou alors à peine au PSU, mais ce n'était vraiment pas grand-chose). Dès mon plus jeune âge j'ai toujours eu une volonté forte de comprendre la société qui m'entourait. Et, dans le contexte particulier de 1968, mon désir d'explication était exacerbé. J'étais très attentif à tout ce qui m'entourait et plus encore à tout ce qui touchait le Tiers-monde. L'économie, qui était à ce moment-là une discipline jeune et montante, m'est presque naturellement apparue comme la seule science sociale susceptible de me donner les clés de compréhension dont j'avais besoin, loin devant la sociologie ou la psychologie. Il me fallait d'abord comprendre pour espérer un jour intervenir sur les inégalités. La pauvreté dans les pays en développement me tracassait énormément. C'était une période beaucoup plus ouverte que maintenant. Le marxisme, par exemple, était encore très prégnant, très fort. J'ai énormément lu K. Marx et je dois dire que je me suis régala. Cela n'a vraiment pas été un *persum*.

J'ai cependant beaucoup hésité à embrasser une carrière de journaliste. Mon père a fait du journalisme et a notamment dirigé des journaux de la Résistance. Très jeune, j'ai donc été pétri de la philosophie de la Résistance par mon père. Et je pense que « journalisme » et « résistance » sont deux mots qui vont ensemble et qui me conviennent assez bien. J'ai développé un côté « révolté », même si ce terme est un peu prétentieux car n'importe qui ne peut pas se dire révolté. Disons que résister aux idées reçues, cela m'a toujours plu. Tout comme la ville de Toulouse, j'étais très marqué par la guerre d'Espagne. Je voulais comprendre pourquoi le Front populaire avait échoué ? Pourquoi la République espagnole avait échoué ? Pourquoi, en général, les gouvernements de gauche échouaient en économie ? Et puis, de manière plus générale, le mécanisme du capitalisme m'intriguait. Le journalisme m'a attiré, mais j'ai eu l'intuition que c'est dans

l'économie que je trouverais les réponses aux questions que je me posais.

Il m'a fallu cependant attendre de découvrir l'École des conventions (Orléan, Favereau, Dupuy) dans les années 90, puis de lire Freud, paradoxalement, pour être véritablement heureux en économie. S'il n'y avait pas eu l'École

LORSQUE J'AI DÉCOUVERT  
LES IMPASSES DE  
L'ÉCONOMIE ACADÉMIQUE,  
ET QUE J'AI COMPRIS  
QUE C'EST ELLE  
QUI TRIOMPHAIT DE LA  
« BONNE » ÉCONOMIE,  
COMME LA MAUVAISE  
MONNAIE CHASSE  
LA BONNE, J'AVOUE AVOIR  
FAILLI JETER L'ÉPONGE.

des conventions et, plus généralement, l'existence d'un courant institutionnaliste (Boyer, Chavance, Delorme...) je crois que j'aurais finalement arrêté mes recherches en économie. Mais, ces approches allaient à contre-courant de toutes les idées reçues qui encombrant la pensée économique et elles m'ont redonné du goût pour l'économie à un moment où je commençais à douter. En effet, lorsque j'ai découvert,

très vite, à la fin de ma thèse, les impasses de l'économie académique, et que j'ai compris que c'est elle qui triomphait de la « bonne » économie, comme la mauvaise monnaie chasse la bonne, j'avoue avoir failli jeter l'éponge. »

## Le cursus

« Au lycée, j'ai été très marqué par mes professeurs de lettres, puis à la fac, par un professeur de philosophie (Gérard Granel). Mais la vie est faite de hasards et de rencontres et ma rencontre avec Max Cluseau, que j'ai eu comme professeur d'histoire de la pensée économique à Toulouse 1, a été déterminante. C'est vraiment lui qui m'a fait aimer pour la première fois l'économie. Il racontait l'économie comme une histoire vivante faite d'hommes et de femmes. Il parlait de saint Thomas d'Aquin, Saint-Simon, Charles Fourier, David Ricardo, etc.

comme jamais personne n'en a parlé. Il abordait les questions démographiques autour des travaux de Thomas R. Malthus avec une clarté extraordinaire. J'ai découvert John Stuart Mill, mais aussi Thorstein Veblen et Henry D. Thoreau. C'était des moments merveilleux ; j'ajoutais les bonnes notes. Son enseignement me plaisait énormément et a marqué profondément la suite de mon parcours. D'ailleurs, lorsque j'ai pu commencer à enseigner (j'ai été recruté comme Assistant par la faculté de Toulouse 1 dès 1968), j'ai d'abord demandé à faire des cours de démographie. C'était pour moi l'occasion d'aborder les questions qui m'ont toujours intéressé : surpopulation, liaison population/richeesse, développement, Tiers-monde.

J'ai, par la suite, été très déçu par la thèse que j'ai dû faire et dans laquelle il y avait beaucoup de maths. Je savais qu'il fallait en passer par là, mais ce n'était pas mon truc. Ensuite, je voulais faire une thèse complémentaire sur Ch. Fourier et le fourrierisme avant de me rendre compte que d'autres, non économistes (Roland Barthes par exemple) avaient déjà parfaitement traité ce sujet et que de toute façon les économistes se moquaient bien de Ch. Fourier. Je reviens aujourd'hui à l'histoire dans mes cours : histoire du commerce, histoire de la monnaie, etc. J'ai souvent regretté de ne pas avoir été un professeur d'histoire plutôt qu'un professeur d'économie. J'admets néanmoins que l'économie propose une grille explicative que n'offre pas l'histoire.

Pour le reste, je dirai que mon cursus est très classique. J'ai été formé au moule. Le bon carcan de l'équilibre général. Je voulais faire de la macroéconomie. Mais à Toulouse 1, la spécialité était la microéconomie. J'avoue qu'on avait vraiment de très bons professeurs dans cette matière. De plus, en microéconomie il n'y a que des maths, ce qui donne un petit côté ludique et agréable au début. C'était amusant de construire des modèles. Cependant, il m'est apparu très rapidement que la théorie du consommateur, maximisateur de son utilité sous contrainte de revenu, était un non-sens. Comment croire à ces sornettes ! Qu'est-ce qu'on a pu en bouffer de la microéconomie à l'Université !

Durant mon cursus universitaire, on nous a beaucoup fait travailler sur John R. Hicks, *Valeur et capital* (1939), dont la première partie est consacrée à la microéconomie. J'ai personnellement été marqué par la deuxième partie plus macroéconomique. Ma thèse s'est beaucoup appuyée sur la pensée de J.R. Hicks. Elle portait sur la répartition des revenus : une approche théorique dans le cas de la croissance équilibrée. J'ai également beaucoup utilisé James E. Meade, Robert Solow, Paul A. Samuelson, Luigi Pasinetti. J'ai obtenu un résultat original sur le « théorème » de Pasinetti (théorème selon lequel le taux de profit est déterminé par le taux de croissance et le comportement d'épargne des seuls capitalistes). Mais, si c'était à refaire, je ne le referai pas. Quand je pense au temps que j'ai passé là-dessus : dix heures par jour, sans arrêt pendant cinq ans. L'effort de rigueur, de travail à fournir sur la durée est hallucinant. Je suis admiratif de tous ces jeunes qui se lancent dans une thèse de nos jours. En thèse, j'ai fait ce qu'il fallait pour pouvoir passer l'agrégation, que j'ai eu tardivement via le Conseil National Universitaire (CNU) qui attribuait les postes. Heureusement que j'ai eu un très bon et clément jury (Michel Aglietta, Christian de Boissieu, François Morin, Robert Delorme). J'avais déjà écrit *Des économistes au-dessus de tout soupçon* (1992). C'est dire si j'étais mal parti pour faire une carrière de professeur d'université ! Et puis j'avais la bougeotte. Aujourd'hui, la seule chose que je regrette, c'est de n'avoir jamais vécu en Afrique.

Si c'était à refaire, j'aurais commencé par le journalisme. J'ai eu à plusieurs reprises l'occasion de faire des études de journalisme, mais je n'ai pas suivi cette voie. C'est comme ça. C'est un peu le hasard la vie. Dans ma carrière professionnelle, j'ai travaillé avec les médias à chaque fois que j'ai pu (*Marianne*, *Nouvel Observateur*, *Le Monde*, *Charlie Hebdo*, *France Inter*, télévision...) Mais j'ai été vraiment gâté par l'enseignement, à Toulouse au moins. J'ai adoré enseigner. J'ai adoré l'amphi de 3<sup>e</sup> année de Science Po, le cours de politiques économiques. »

## L'apport à l'économie

### Décomplexer les gens

« Mon principal apport, c'est d'avoir, au travers de mes critiques, rendu l'économie accessible au plus grand nombre. Régulièrement je reçois à *France Inter* des courriers d'auditeurs qui ont lu tel ou tel de mes livres et qui me disent avoir enfin pris conscience qu'on pouvait non seulement s'intéresser à l'économie, mais également comprendre l'économie. Mes ouvrages, qui sont très critiques et violents, ont décomplexé beaucoup de gens qui ont compris que derrière le jargon savant le « roi » était souvent « nu » et ignorant. Philippe Labarde, ancien directeur de l'information au *Monde* et co-auteur de plusieurs ouvrages avec moi, m'a souvent avoué qu'il avait été « sauvé » par mon livre *Des économistes au-dessus de tout soupçon*, qui lui a permis de « lire de l'économie sans complexe ». Pour moi c'est important de savoir que j'ai cette influence sur les gens. Je suis le professeur d'économie qui montre qu'il y a des oripeaux là où l'on imagine une science opaque et incompréhensible. »

### Faire aimer l'économie

« Et puis, je pense que j'ai fait aimer l'économie, qui est pour moi une manière d'aborder les questions de la valeur, du partage qui ne sont pas des notions données une fois pour toute. On le voit très bien aujourd'hui avec la réflexion engagée, par exemple, par Jean-Louis Borloo, ministre de l'Écologie, du développement et de l'aménagement durables. Il est question de construire un PIB différent du PIB purement physique et monétaire : à côté des prix en supermarché, il faudrait mettre des prix qui intègrent la pression énergétique des produits. C'est vrai qu'un kilo de fraises venant du Ghana, ce n'est pas la même chose qu'un kilo de fraises du coin. Donc, l'économie permet de réfléchir beaucoup sur le fonctionnement social, d'expliquer, de clarifier le débat public.

Quarante ans après mes débuts dans cette discipline, je découvre aujourd'hui pourquoi j'ai fait de l'économie : comprendre et faire comprendre au plus grand nombre les mécanismes sociaux, comprendre comment une société fonctionne. L'économie donne tous les outils utiles pour décortiquer et expliquer des phénomènes sociaux qui paraissent compliqués à première vue. La crise des *subprime* de 2007 aux États-Unis en est un bon exemple. Des millions de pauvres se sont faits rouler en souscrivant des crédits qui s'accumulent et qui deviennent de plus en plus chers dans le temps, pour l'achat de maisons de pacotille qui ne tiendront pas quarante ans (alors que leurs crédits courent sur cinquante ans !). C'est hallucinant, quand-même ! On voit que derrière l'économie, il y a du pouvoir, ce qu'avait bien montré, en son temps, François Perroux. »

---

### L'économie au-delà de la rareté

« L'économie est une science qui ne s'occupe que de la rareté. C'est la « science des choix onéreux » comme disait Lionel Robbins. Donc, s'il n'y a plus de rareté, il n'y a plus d'économie ; ce que K. Marx avait bien compris puisqu'il pensait qu'on venait d'une société d'abondance (celle primitive des Anciens) et qu'après une très longue traversée de l'humanité dans la rareté, la société déboucherait à nouveau sur une société d'abondance par l'accumulation du capital. C'est complètement faux, mais K. Marx n'avait pas vu que l'inutile crée de la valeur. C'est une chose qu'un économiste ne peut pas comprendre. Un économiste est obligé de trouver un marché, un prix, une offre, une demande, donc de rester dans la rareté ou l'utile. Je ne dis pas que l'utile ne crée pas de valeur, mais ce qui se passe dans une société est beaucoup plus complexe.



L'inutile, c'est par exemple, avoir une conversation, faire de la poésie, contempler un tableau, etc. Bref, l'inutile c'est faire des choses non valorisables, c'est-à-dire tout ce que l'économiste déteste. L'économie, elle, est dans la rationalité et la rareté. À partir du moment où il y a de l'inutile, il y a de la valeur que l'économie ne peut pas prendre en compte. Pourquoi y a-t-il des chercheurs ? Pourquoi des jeunes acceptent-ils de gagner 1 500 euros par mois pour faire de la recherche ? C'est un calcul absolument irrationnel. Il vaudrait mieux être plombier. Et pourtant ces jeunes aiment la recherche, parce qu'ils aiment l'inutile.

En plus l'économie ne connaît pas la beauté, alors que l'inutile est toujours très proche de la beauté, c'est proche de la poésie, de la science, de la métaphysique. Il existe quelques rares économistes comme André Orléan ou René Girard qui confinent à la poésie. Pour moi ce sont de vrais chercheurs qui créent une valeur immense, inutile... que le marché récupère *in fine*. Le marchand, c'est un passeur, un « intermédiaire » comme disait J. R. Hicks, un type capable de faire passer une valeur inutile du côté de la valeur utile. C'est la force du marchand. Mais ce qui crée fondamentalement de la valeur, c'est l'inutilité. C'est parce que les hommes sont tournés vers l'inutile, vers l'acte gratuit qu'ils créent de la valeur. Sans l'exprimer ainsi, J. M. Keynes avait senti cela. En économie, donc, il peut y avoir un au-delà de la rareté. L'humanité peut même aller vers l'abondance. Les révolutions techniques l'illustrent : internet, le fait de pouvoir dupliquer des choses, faire passer des produits, consulter des informations à l'infini. L'abondance est à portée de mains (finalement, c'est le rêve de K. Marx). En définitive, celle-ci est fondamentalement dans la recherche qui est la spécificité de l'homme.

L'humain, c'est un animal doué d'un langage qui lui permet de former des concepts, des phrases et des mots à l'infini. L'humain a l'abondance à portée de mains. On sera dans ce qu'espéraient J. M. Keynes et J. S. Mill, c'est-à-dire dans l'art, dans l'échange amical... »

---

## Les figures marquantes

« J'adore André Orléan. Je trouve que ce qu'il fait est magnifique. C'est un bourreau de travail avec un esprit très ouvert. Il a lu René Girard et au-delà. Je lui associe volontiers Jean-Pierre Dupuy et Olivier Favereau dans mon estime. C'est une bande que j'aime beaucoup. Ils ont démontré qu'il est irrationnel d'être rationel. Pas mal comme aporie, non ? Ils ont poursuivi toute l'œuvre des « impossibilités économiques » apportée par Kenneth. J. Arrow, Kelvin Lancaster et jusqu'à Joseph E. Stiglitz.

Par ailleurs, bien que n'étant pas du tout adepte de la micro-économie, j'apprécie humainement un économiste comme le regretté Jean-Jacques Laffont à qui je dois beaucoup. Esprit généreux, il m'a aidé à obtenir un poste aux États-Unis en acceptant de me servir de caution. Je saurai toujours ce que je lui dois. Plus tard, j'ai rencontré François Morin. Aux États-Unis j'ai découvert une manière nouvelle de poser les raisonnements à travers la théorie des jeux, et je dois dire que j'ai été assez ébloui. J'ai failli retomber dans la micro ! La lecture des poésies de Charles Bukowski m'a sauvé.

Parmi les grands auteurs, J. R. Hicks m'a considérablement impressionné. Peut-être parce que j'ai eu l'occasion d'étudier son œuvre dans le détail lorsque j'étais étudiant. Je pense que j'ai été très longtemps hicksien. De plus, j'ai été marqué par l'évolution de J. R. Hicks, lorsqu'il a commencé à criti-

quer la discipline, rappelant l'intérêt de l'histoire de la pensée économique. J'aimais bien sa rigueur macroéconomique et, surtout, j'ai bien compris grâce à cet auteur ce qu'étaient le temps, la monnaie, le taux d'intérêt en économie. J. R. Hicks est à l'origine des modèles de croissance, de générations imbriquées (modèles économiques étudiant la transmission des patrimoines entre jeunes, vieux et inactifs sur des périodes infinies ou finies). Alfred Sauvy avait travaillé sur ce genre de modèle. Il avait fait un petit modèle sur le logement dans lequel on voyait comment se transmettait le patrimoine de génération en génération. Ce n'était pas la vision « lutte des classes » qui est horizontale mais plutôt une vision « longitudinale » de l'économie, de génération en génération. Michio Morishima, Franco Modigliani (Nobel en 1985), J. E. Meade (Nobel en 1977) et même P. A. Samuelson (Nobel 1970), Robert Solow (1987) ont tous été, d'une manière ou d'une autre, inspirés par J. R. Hicks. Cette réflexion sur le temps pose beaucoup de questions métaphysiques : pourquoi accumule-t-on les richesses ? Que fait-on du surplus ? Que laisse-t-on aux générations futures ? Pourquoi leur détruit-on la Terre ? Qu'est-ce que l'éducation ?

Par ailleurs, je suis resté un grand lecteur de K. Marx (c'est ma seule divergence avec J. M. Keynes, dont je suis aussi un patient lecteur : il n'aime pas le barbu). Je pense que sa théorie de la plus-value et de la reproduction de la force de travail est une théorie irremplaçable. Elle permet de comprendre des tas de choses dans la société actuelle. J'aime bien aussi sa critique du fétichisme de la marchandise. Cela m'a permis ensuite de m'intéresser aux écrits des situationnistes et de les piller allègrement.

Je tiens à citer également J. S. Mill, la « vieille dame qui sait tout ». C'est un génie. Sans lui, la théorie classique ne serait peut-être plus enseignée aujourd'hui. J. S. Mill ça vaut 3 millions de P. A. Samuelson. Il était pour l'égalité des hommes et des femmes, ouvert aux questions sociales, écologiste avant l'heure soucieux de la nature, défendant le syndicalisme, soutenant une fiscalité redistributive et s'opposant à l'esclavage. C'était un type formidable.

Enfin, quand j'ai eu quarante ans, j'ai découvert J. M. Keynes. Pas le J. M. Keynes des dépenses publiques qu'on m'a enseigné à l'Université, mais le J. M. Keynes de la psychologie humaine, celui du chapitre 12 de la *Théorie générale* (1936). J. M. Keynes, c'est une merveille. On ne peut pas imaginer ce qu'il a apporté à l'économie. D'ailleurs, on n'a pas fini de le découvrir.

LAISSER CROIRE  
QU'IL N'Y A PAS DE  
PHÉNOMÈNES COLLECTIFS  
DANS UNE SOCIÉTÉ, QUE  
TOUT EST INDIVIDUEL  
EST UNE GRAVE ERREUR.  
L'INDIVIDUALISME  
MÉTHODOLOGIQUE, C'EST  
PIRE QUE LA THÉORIE DE  
LA TERRE PLATE. ON  
DEVRAIT EN INTERDIRE  
L'ENSEIGNEMENT À  
L'UNIVERSITÉ.

Sa conception de la compétition est extraordinaire. Sur la foule et les mouvements de foules, Michel Aglietta et André Orléan ont écrit des choses magnifiques. Des notions comme la « monnaie fondante » (Nicholas Georgescu-Roegen, François Parant, Jacques Duboin) sont déjà présentes dans le dernier chapitre de J. M. Keynes. Pour moi, J. M. Keynes est le plus grand. Contrairement à ce que disent les gens, il a beaucoup apporté à l'économie

théorique, avec le concept de déséquilibre, sa critique de la loi de Say. Il a compris que c'était là qu'il fallait cogner et pas du tout sur le système d'interdépendance de Léon Walras. Le problème c'est l'offre qui crée sa propre demande. Et moi je trouve qu'il a tapé là où il fallait. En plus il y a une philosophie derrière, une façon de vivre, une façon d'aimer, une façon d'être avec les gens. Il était grand voyageur, amateur d'hommes, de femmes, de champagne, de tableaux. Il était collectionneur, spéculateur, journaliste... C'est un plaisir que de découvrir ce Keynes. »

---

***L'Extension du domaine de la lutte (1994),***  
**Michel Houellebecq**

« C'est l'histoire de la compétition, de la concurrence entre les hommes vue par un écrivain, informaticien de formation. C'est la cruauté de l'économie, l'horreur économique sans fard. Élie Cohen m'avait dit un jour que « l'économie, ce n'est pas tendre ». Ce livre illustre à merveille que l'économie c'est dur, c'est cruel. « *It's economics* » comme disent les Américains.

Le roman de Houellebecq raconte l'histoire d'un cadre moyen célibataire pris en étau entre sa déprime (sur fond d'inhumanité de la société française) et son souci de détachement et de passivité. Le personnage se retire tant qu'il peut du domaine social qui représente pour lui le domaine de la lutte. Ses seuls contacts avec la société se limitent à ses collègues de travail. Il y a une phrase qui dit en substance que la concurrence, la compétition « c'est l'extension du domaine de la lutte ». On voit très bien que l'économie, ce n'est pas du tout ce que raconte la microéconomie, ce n'est pas la rationalité parfaite, l'*homo œconomicus*, et toutes ces autres inepties. Non, l'économie peut se résumer à la lutte des hommes les uns contre les autres. C'est ainsi qu'il faut voir l'économie. C'est ce qu'avaient vu K. Marx et J. M. Keynes, chacun à sa façon et même J. A. Schumpeter d'une certaine manière.

Enfin, le livre de Houellebecq montre indirectement que l'économie a un bel avenir au sens pratique du terme. C'est-à-dire que les gens la vivent et c'est pour ça qu'elle les passionne. Parce qu'ils la ressentent dans leurs tripes. »

---

## Regard sur la discipline actuelle

« Il y a vingt ans, je me suis battu contre la formalisation à outrance de l'économie. Aujourd'hui, cette évolution m'indiffère. Les économistes standards n'ont qu'à faire ce qu'ils veulent. Ils restent entre eux, sans faire de mal à personne. Laissons-les s'amuser. La théorie des jeux, par exemple, a un côté ludique, c'est d'ailleurs cela qui explique en grande partie son succès. N'importe qui peut en faire, ce n'est pas très compliqué et ça permet de poser beaucoup de problèmes.

Concernant la microéconomie plus spécifiquement, je considère que c'est une catastrophe pour les jeunes. Qu'on leur enseigne la théorie de jeux, c'est acceptable, mais leur laisser croire qu'il n'y a pas de phénomènes collectifs dans une société, que tout est individuel est une grave erreur. L'individualisme méthodologique, c'est pire que la théorie de la Terre plate ou de la Terre creuse. On devrait interdire l'enseignement de l'individualisme méthodologique à l'université. L'hyper-rationalité, le rationalisme fou, c'est du décervelage. Passe encore qu'on construise des exercices à partir de courbes d'indifférence, mais qu'on fonde l'enseignement de l'économie là-dessus, c'est un crime contre la jeunesse. J'en suis persuadé et je n'ai pas changé d'avis là-dessus.

La discipline gardera toujours ses *olibrius* qui feront des modèles de marchés boursiers efficients. Ceux-là ne liront jamais André Orléan, J. S. Grossman, ou J. Stiglitz et c'est tant pis pour eux. Mais l'économie continuera à progresser comme elle l'a toujours fait, d'impossibilités en contradictions (théorèmes d'impossibilité d'Arrow, de Lipsey-Lancaster, équilibre inefficace de Nash, etc.). D'ailleurs c'est extraordinaire de penser que notre discipline n'arrive à faire de progrès que pour montrer ses limites. Il y a un côté bizarre là-dedans.

Que va devenir la discipline ? À court terme, rien ne va changer tant qu'il y aura le « prix Nobel » de la Banque de

Suède. C'est une telle usurpation, une telle fumisterie cette histoire de la Banque de Suède qui attribue un « prix Nobel » comme si c'était celui de physique ou de médecine. Je ne pense pas que cette supercherie disparaisse à court terme. Les gens qui sont mauvais en maths continueront à venir en économie pour se donner l'illusion qu'ils sont bons car aux pays des aveugles les borgnes sont rois. Le côté ludique de l'économie restera. J'ai beaucoup d'amis qui s'amusent bien dans la formalisation tout en sachant que ce qu'ils font ne sert pas à grand chose et que le dernier des publicitaires ou le dernier des comptables est beaucoup plus utile qu'eux. Mais ils continuent dans le plaisir d'aligner des théorèmes. Ils ne sont pas dupes, mais ils n'osent pas le dire.

À long terme la discipline va disparaître. Elle peut devenir une branche des mathématiques, mais alors une branche minuscule parce que les théorèmes démontrés par les économistes... n'existent pas. Il n'y en a qu'un, le théorème de Brouwer, mais il vient d'un génie des maths, pas d'un économiste... Les économistes démontrent en général ce que les mathématiciens appellent des curiosités, qui sont, en gros, ce que les mots croisés sont à Proust. La statistique restera car c'est un enjeu politique. On continuera à construire des indicateurs qui permettent de voir l'économie. Les économètres et les statisticiens, qui sont des gens respectables, demeureront. En revanche, l'enseignement théorique disparaîtra, la microéconomie la première. La macroéconomie, qui a montré ses limites, suivra.

J'espère personnellement un retour de l'histoire de la pensée et des faits économiques, mais aussi de l'histoire statistique de l'économie. Enfin, j'espère une économie modeste, une économie comme l'a rêvée J.M. Keynes, c'est-à-dire une économie comme une voiture dans laquelle les économistes sont sur la banquette arrière, ne parlant pas beaucoup et essayant d'expliquer modestement certains mécanismes, utilisant éventuellement des statistiques, avec un rôle utile comme les dentistes ! Une économie modeste. »

---

## PRINCIPAUX OUVRAGES

*Keynes ou l'économiste citoyen*, Les Presses de Sciences Po, (2<sup>e</sup> édition), 2007. Comment Keynes, grand lecteur de Freud, a pu intégrer la théorie freudienne de l'argent dans ses écrits.

*Antimanuel d'économie*, tome 1, *Les Fourmis*, tome 2, *Les Cigales*, Éditions Bréal, 2003 et 2006. Les questions du partage, de la valeur, de la rareté vues d'un autre côté que celui de la rationalité ou même que celui de la lutte des classes. Ce livre a eu un énorme impact médiatique. Les vagues qu'il a engendrées ne sont pas retombées.

*Le Journal*, Albin Michel, 2005. Roman de l'ambition. Bel-Ami version 2005.

*Malheur aux vaincus !* (en coll. avec Philippe Labarde), Albin Michel, 2001. Une grande découverte dans ce livre : l'utilisation de l'incertitude comme élément d'autorité et de répression.

*La Bourse ou la vie* (en collaboration avec Philippe Labarde), Albin Michel, 2000. Toute l'histoire des fonds de pension méticuleusement racontée.

*Lettre ouverte aux gourous de l'économie qui nous prennent pour des imbéciles*, Albin Michel, 1999. Ouvrage polémique qui montre comment l'économie ne progresse qu'en montrant ses échecs successifs.

*Ah ! Dieu ! Que la guerre économique est jolie* (en collaboration avec Philippe Labarde), Albin Michel, 1998. Violent, méchant, l'économie et la mondialisation enfin dévoilées.

*Pertinentes questions morales et sexuelles dans le Dakota du Nord*, roman, Albin Michel, 1995. Le roman d'un dépressif aux États-Unis, dans le pire endroit des États-Unis.

*Jacques Delors artiste et martyr*, Albin Michel, 1992. Un personnage qui m'a ému et dépassé.

*Des économistes au-dessus de tout soupçon*, Albin Michel, 1992. Le livre qui a décomplexé beaucoup d'économistes et de non-économistes en leur donnant envie de s'intéresser à l'économie sans avoir peur de ne rien y comprendre.